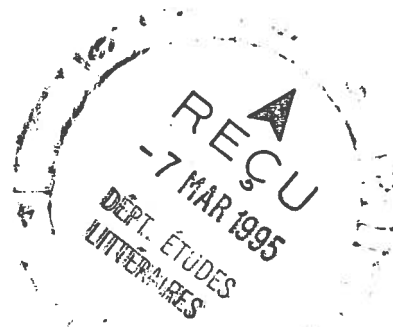


Isabelle Fortier

ATELIER D'ÉCRITURE II

*La lettre*



Remise finale présentée

au professeur

~~Denis Aubin~~

pour le cours de LIT 3250-10

Université du Québec à Montréal  
Département d'études littéraires  
6 mars 1995



Par la fenêtre tachetée d'empreintes graisseuses, je regarde défilier le paysage. Le 161 longe jour et nuit l'avenue Van Horne, frontière commune de deux antipodes : Outremont et Côte-des-Neiges. Chaque chose en ce monde dispose de son contraire, prêt à surgir au premier plan, à n'importe quel moment.

Par ici, ça grouille de juifs, des vrais, des orthodoxes, avec toute l'artillerie : calottes, boudins et complets de croque-morts. Ils s'agglutinent au coin des rues, devant leurs résidences cossues de ploutocrates. Aucune femme, que des hommes. Parfois, il y en a un qui monte dans le bus en tenant son modèle réduit par la main : petit juif avec une petite calotte, de petits boudins et un petit complet noir. J'avoue qu'ils sont mignons. Ça me donne presque envie d'avoir un rejeton à moi, que je pourrais accoutrer à mon image - tignasse teinte en vert ou en rouge, selon la saison, lèvres peintes en noir, petites bottines Dr. Martens et minuscule veste de cuir, avec au dos, *Punks are not dead* écrit en script. Je me vois déjà le parader dans les bars et les squats.

A part les juifs et les bébés, j'ai d'autres préoccupations. Par exemple, je m'apprête à mettre un terme à dix longs mois d'engueulades et de torture, par le biais d'une courte lettre. Rien de plus facile. Je vais discrètement la glisser sous la porte de son appartement, à l'abri des voyeurs, et pouf! je vais



disparaître, me volatiliser comme une ligne de coke, pour réapparaître ailleurs, très loin. J'ai mis la lettre dans la poche intérieure de ma veste. A tous les feux rouges, je la tâte du bout des doigts, comme pour m'assurer qu'elle s'y trouve bien. Parfois, je la sors de ma poche, la soupèse et l'ausculte. En la postant devant mes yeux, je m'amuse à lire à travers l'enveloppe des bribes de phrases, même si je connais le contenu de la lettre par coeur.

*Nathalie,*

*J'en peux plus. J'étouffe. Vaut mieux cesser de se voir. Ne sois pas triste, ne me regrette pas : même si ça te semble impossible, je suis remplaçable.*

*Je sais que tu m'aimes, et que la lecture de cette lettre te fait souffrir, mais ne tente pas de me joindre, ne me demande rien. Oublie-moi, c'est ce que tu as de mieux à faire.*

*Maggie*

Ça fera l'affaire. Faut bien que je prenne l'initiative, sinon cette relation traînerait en longueur et me coûterait trop de ma précieuse énergie. Ce n'est pas le temps de fléchir : je dois être dure, intransigeante. La liberté n'accepte aucun compromis.

Elle me croit partie pour le week-end. La pauvre va avoir une sacrée surprise. J'avoue que ça m'inquiète : elle pourrait



bien ne pas supporter le choc. Je veux dire, elle est vraiment accro.

Finissons-en. J'ai hâte que cette lettre soit livrée, lue et digérée, en espérant que Nathalie ne se fasse pas trop de bile.

J'observe les gens. Que des individus louches. Ils penchent tous du même côté lorsque le bus freine. Ils fixent le vide, comme fascinés par un point abstrait, flottant quelque part derrière les cloisons de la réalité, dans une autre dimension. Peut-être portent-ils sur eux une quelconque missive libératrice? Peu importe. Je m'en fou, je les emmerde.

Une fille monte. Superbe, plantureuse à souhait. Une épaisse crinière noire lui balaie les fesses. Craquante. Elle s'assoit non loin de moi, de biais. J'ai tout le loisir de la détailler. Elle porte une robe de soie rose poudre. Je louche vers ses deux cuisses blanches exhibées, duveteuses et aimantes. C'est bientôt le temps de sonner, mais je ne sonnerai pas. Je vais la suivre, lui proposer quelque chose, n'importe quoi : des bonbons, un verre, un orgasme. Je vais la culbuter sur l'herbe et l'initier aux plaisirs de Sapho. Après, elle ne pourra plus me lâcher. Totalement incapable de se passer de moi. Comme toutes les autres.

Je me tourne vers elle et plonge directement dans ses yeux émeraudes. Par réflexe, je regarde dehors et fais semblant de ]? trouver le spectacle d'un vieillard promenant son chien





particulièrement intéressant. Rien à faire : une force insurmontable me dévisse la tête dans sa direction. Elle a le nez dans un livre. Je m'étire le cou pour voir de quoi il s'agit. Un roman *Arlequin : La révoltée du harem*. La coquine. Je la dresserai, moi, cette femelle, la mettrai au pas. Comme toutes les autres.

*Personnage  
de la  
butch  
très bien  
joué*

La révoltée sonne. C'est justement à cet arrêt que je dois descendre pour me rendre chez Nathalie.

La fraîcheur du soir me revigore. La révoltée marche d'un pas allègre. Moi aussi. Je me tiens à quelques mètres derrière elle. Les gros blocs rouges de la rue Darlington se dévoilent, par strates, à mesure qu'on avance. Nathalie habite le deuxième.

Bizarre. La révoltée se dirige tout droit vers ledit deuxième bloc. Une voisine peut-être. J'irai la visiter : un rapide tour du proprio en bonne et due forme. Elle se met à courir sans crier gare. Impatiente et rebelle. Elle peut toujours filer, je la rattraperai au moment voulu. Pas ce soir, j'ai d'autres chattes à fouetter.

*prise en  
charge  
épaveuse:  
répétition  
de  
mobile  
de  
plan ou*

J'oblique vers le *Perrette*, histoire de m'acheter des clopes. Je tire mollement la porte vitrée vers moi, lorsque J'aperçois Nathalie au comptoir, la tête penchée sur son porte-monnaie. Merde. Ça commence mal. Je me planque en lieu sûr, derrière le mur latéral du dépanneur. J'entends Nathalie sortir en sifflant. Elle rigole toute seule. Pourquoi est-elle si



enjouée, alors que, privée de ma présence, elle devrait se morfondre ? En temps normal, elle devrait. Ça m'agace.

Royalement. Je ~~risque~~ <sup>risque</sup> un coup d'oeil de l'autre côté du mur. Elle trotte jusqu'à son bloc, avec sa longue queue de cheval qui fouette l'air. Je sors de ma cachette, tel un détective flairant une piste. ~~Je sens que~~ les événements ne se dérouleront pas selon le programme prévu. Merde.

Me voilà debout devant chez elle, complètement pétrifiée. Les lumières du salon sont allumées, les stores levés et la porte du balcon entrouverte. J'entends de la musique. Diane Dufresne. Des rires. Cette fois-ci, Nathalie ne se bidonne pas toute seule. Elle a de la compagnie. Vraiment bizarre. Peut-être est-elle avec Pascal, sa pédale préférée ? Je m'approche. Non, il ne s'agit pas d'un rire d'homme, si gai soit-il. Nathalie est avec une autre femme, et elles se marrent. De plus en plus bizarre.

Le doute m'assaille.

Je grimpe sur le balcon en m'efforçant de ne pas faire de tapage. Je me positionne à quatre pattes, histoire de ne pas être trop visible, et plonge la tête dans l'encadrement de la porte. J'ai une vue imprenable sur toute la scène : une bouteille de vin blanc sur la table basse, plantée bien droite entre deux verres pleins à ras bord, une autre bouteille de vin, vide, couchée sur le plancher, un sac en papier brun chiffonné qui traîne, un cendrier qui déborde, une odeur de mari qui flotte, quatre mains

*efficace*

*nicolas  
s'empare  
le  
puis  
change  
qui parvient  
à l'éliminer  
par  
alliance*



qui se baladent, deux bouches qui se purlèchent, deux *gouines* en flagrant délit. Je cauchemarde.

Sans m'en rendre compte, je pénètre dans la pièce, toujours à quatre pattes, en râlant, les babines retroussées, les yeux fous, exorbités. Je suis repérée illico. Le temps se coagule. Seule la voix nasillarde de Diane Dufresne persiste dans son débit pâte de guimauve : *La fin du monde est pour aujourd'hui...* Je toise sauvagement l'autre fille. Je la reconnais : Nathalie me l'a présentée un soir où nous trinquions au *Sky*, le mois dernier. Comment s'appelle-t-elle? Ah oui! France. Tu parles! Une grosse *butch* qui n'a pas plus de féminité qu'un taureau en rut.

Nathalie et France semblent plutôt terrifiées que médusées par cette intrusion invraisemblable, croyant sans doute avoir affaire à un spectre, une hallucination surgie des ténèbres. Nathalie considère successivement France et moi, comme si elle nous trouvait des ressemblances ahurissantes. Je poursuis ma reptation vers la causeuse où elles sont assises, crispées, encore collées. Je tente de m'insérer entre les deux pour les séparer.

- Allez-vous finir pas vous lâcher?!

Nathalie sort enfin de sa torpeur.

- Qu'est-ce que tu fais ici, Maggie? crache-t-elle. Je te croyais partie pour la fin de semaine.



Je repense à la lettre, mais l'oublie aussitôt. Je deviens hystérique. Je me tourne vers France, lui empoigne les jambes et la tire de toutes mes forces. Elle tombe de la causeuse, sur le cul, ce qui fait sauter le disque compact et dégringoler les verres à vin. Nous entrons dans un corps à corps pataud, comme deux sumos blasés, tandis que la voix de Diane Dufresne déraile dans un amalgame de sons cacophoniques. J'en viendrai jamais à bout. Un vrai mastodonte, cette France. A travers toute cette agitation écrasante, j'entends Nathalie me sommer de me calmer. Je m'affale sur le dos. France se relève en disant qu'elle doit partir, qu'elle téléphonera demain. Nathalie lui bredouille des excuses. Moi, je suis sur le dos, avec pour seul panorama le plafond blanc. Une porte claque, des pas dévalent l'escalier. Diane Dufresne nasille. Je hurle :

- Quand vas-tu arrêter ce maudit disque!

La musique cesse. C'est maintenant moi qui braille. Je balbutie des inepties : je veux que tu m'aimes, je ne veux pas que tu me laisses, je t'aime, je suis perdue sans toi, ne me laisse surtout pas pour cette salope, je t'en supplie, je ne le supporterai pas.

Je suis toujours crucifiée au plancher. Nathalie se rassoit, allume une clope et tire une bonne bouffée. J'attends le verdict.

- Écoute Maggie, entame-t-elle, je suis désolée que notre relation finisse aussi dramatiquement. Je ne voulais pas





t'imposer ça, mais comme tu t'es pointée sans prévenir et que tu nous as surprises... Voilà : j'aime France et elle m'aime. Ça fait un mois qu'on se fréquente. J'ai pas eu le courage de te le dire avant, vu ton caractère imprévisible, mais bon, c'est fait. Au fond, ça me soulage. Je me sentais un peu coupable.

La rage me donne la force nécessaire pour me hisser sur les coudes. Je tonitruue :

- Un peu de culpabilité, c'est tout ce que tu ressens pour moi!

Je n'arrive pas à me faire à cette idée. Je la supplie :

- Nathalie, non. Ne me laisse pas! Aime-moi! Je veux que tu m'aimes!

- Non.

- Oui!

- Non.

- Mais je t'aime!

- Ah oui, depuis quand?

- Depuis tout de suite. C'est vrai, j'ai été vache avec toi ces derniers temps, mais tout va changer pour le mieux, tu vas voir, mais je t'en conjure, ne me laisse pas.

- Tu m'aimes parce que tu m'as perdue et que je ne t'aime plus.

- Faux. Tu m'aimes, je le sais.

- Non.



- Depuis quand?

- Depuis tout de suite.

Impossible.

J'enlace ses jambes. Elles sont raides, sans chaleur. Je les serre de plus belle. Je sanglote, le visage enfoui entre ses genoux. Je ~~sens~~ <sup>sens</sup> qu'elle va céder. Elle doit céder.

On cogne à la porte. Merde. J'en ai assez. Nathalie se dégage les jambes pour se lever. Je la retiens fermement.

- Non, ~~dis~~ <sup>dis</sup> ~~je~~ <sup>tu</sup> n'iras pas. J'y vais. Reste tranquille, sinon tu vas encore faire des conneries.

Je dois reprendre le contrôle. Il le faut. Ne jamais laisser les évènements me dépasser.

J'ouvre la porte et tombe sur le révoltée du 161. Nous nous dévisageons mutuellement sans dire un mot. Ses grands yeux verts, deux diamants scintillants, me font oublier Nathalie. Je veux dire, à moitié. Elle m'adresse un sourire radieux. J'en reste coite. Ses jambes m'appellent : une genuflexion s'impose.

- Nathalie est là?

Ici se termine notre brève histoire d'amour. L'évocation de Nathalie fait tout foirer. Depuis quand fréquente-t-elle de si jolies filles? Penser vite.

- Non. C'est à quel sujet?

Nathalie s'amène. Merde. La révoltée, momentanément déçue, irradie en l'apercevant. Je vois rouge. Il n'est pas question que



je laisse cette fouteuse de troubles <sup>hum!</sup> foutre le trouble. Elle entreprend une entrée dans le vestibule, pleine d'espoir, mais je lui bloque le passage. Elle me regarde, les sourcils froncés.

- Je t'ai dit que Nathalie n'était pas là.

Nathalie jappe derrière moi :

- Je t'ordonne de la laisser tranquille!

Quelque chose court-circuite dans mon cerveau : je disjoncte.

Plus rien ne compte.

Plus rien n'existe.

Seule la nécessité de hurler des injures, de tout réduire en miettes pour que ça s'arrête. J'entoure le cou de la révoltée de mes mains robustes. (Je serre progressivement).

- Tu vas déguerpir, toi, et si je te reprends à approcher Nathalie, je te tue, compris? JE VAIS TE TUER!

Le révoltée se débat, me tire les cheveux, me griffe le visage. Nathalie me bombarde le dos de coups de poing en gueulant que c'est elle qui va me tuer si je ne relâche pas immédiatement cette fille.

Très bien. J'abandonne. La révoltée s'effondre, les yeux plein d'eau. Elle cherche péniblement son air. Elle relève la tête et me lance un regard haineux, vindicatif. Coriace, tout de même.



Le personnage dit : j'abandonne, x'anne  
reste vindicative et tout d'un coup c'est  
fini et elle ferme la porte. La cage est trop  
franche. Il manque quelque chose  
ici.

Je garde le contrôle, que je prenne les guides. Les événements  
ont une fâcheuse tendance à me contrarier. Nathalie a besoin  
d'une bonne correction.

(A tant jouer la pute, on se blesse.)

La lettre est loin, très loin dans la poche intérieure de ma  
veste.

Un bon travail de réécriture pour la prise  
en charge par le pronom sujet qui reste  
parfois hésitive. Pour remédier à ce  
problème, 3 possibilités selon le cas :

- éliminer de la phrase en charge si elle est inutile
- inversion de phrase
- transformation du verbe en nom (il ignore -> l'ignorance.)
- utilisation des parties du corps impliquées

Personnage de la butch très bien campé  
avec ses désirs, ses fantasmes, ses actes  
et ses contradictions. Beaucoup  
d'images et de moments intéressants.  
Finale un peu paparde.

Du bon boulot

B+

